

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures. - Le Général Garfield, nouveau Président des États-Unis - La Cathédrale de Malines. - Le Trio, d'après M. Erskine-Nicol. - Un Banquet au Moyen-Age.

TEXTE. - Nos Gravures. - Chronique de ça delà. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Bouquet Dénonciateur. Nouvelle. - La Science Popularisée. Les Crampes. - Voyages. La Péodalite en Ethiopie au dix-neuvième Siècle. - Un Chant Populaire du Tyrol. - Le Coup de Cravache, ou Topee le-Mulâtre. Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 6.

— 11<sup>e</sup> ANNÉE. —

11 Décembre 1880.

## NOS GRAVURES.

### LE GÉNÉRAL GARFIELD, NOUVEAU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

James Garfield est né à Orange, dans l'Etat d'Ohio, le 19 novembre 1831.

Fils d'un pauvre fermier, il perdit bien jeune son père et fut obligé de se mettre à un métier pour subvenir à sa subsistance et à celle de trois jeunes sœurs et frères.

Mais James, pris d'un vif désir de s'instruire, commença à apprendre à lire à l'âge de seize ans; à vingt et un ans, il entra au collège de William, où il payait sa pension sur ses faibles économies.

Il sortit de cette école en 1856, se fit d'abord maître d'école, ensuite avocat.

Lorsque la guerre de sécession éclata en 1861, Garfield embrassa avec enthousiasme la cause de la liberté; il devint bientôt major des corps volontaires, puis colonel; en 1862, il était brigadier-général et enfin major-général.

La paix le fit rentrer dans la politique, et il n'a pas cessé, depuis ce temps, de représenter au Congrès de Washington les républicains de l'Ohio.

Le nouveau Président des États-Unis est de haute stature et d'une force extraordinaire; son front large, ses yeux vifs et clairs, dénotent une intelligence et une énergie peu communes.

### LE TRIO.

La musique est le plaisir de tous les âges; l'enfant au berceau comme l'homme au déclin de la vie, est sensible à ses accents harmonieux.

Elle fait le charme des vieux jours des trois musiciens, qu'un artiste de l'École écossaise, M. Erskine Nicol, met ici en scène.

Chaque jour, ils se réunissent en petit cercle et égaient les longues soirées d'hiver en jouant ce que leur mémoire a le mieux retenu

des joyeux airs qui charmaient leur jeunesse.

L'âge n'a éteint en eux ni le sentiment, ni le feu de l'inspiration. Le violoniste ferme les yeux, pour ne pas être distrait par rien d'extérieur, et fait langoureusement chanter son instrument; le flûtiste, le regard levé vers le ciel, l'accompagne de ses plus doux accords, tandis que le joueur de musette écoute avec recueillement et attend le moment de son entrée. Et nos trois personnages forment un ensemble non moins harmonieux que les sons qu'ils tirent de leurs instruments.

cimetière, présente un aspect aussi imposant que pittoresque.

Commencée vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle et terminée dans le cours du siècle suivant, l'ancienne église de ce nom fut entièrement reconstruite au moyen des offrandes des pèlerins qui venaient visiter les reliques de S<sup>t</sup>-Rombaut.

Ce superbe monument est d'un beau style gothique en croix latine et orientée; la tour, commencée en 1452, fut conduite à sa hauteur actuelle vers les premières années du siècle suivant; elle mesure 98 mètres et repose sur une voûte de plus de cent pieds d'élévation. Elle devait être surmontée d'une flèche découpée à jour, mais les pierres destinées à ce travail furent emportées en 1580 par les Hollandais qui les employèrent à la construction de la forteresse de Willemstad.

Du haut de la plateforme, on jouit d'une fort belle vue; on découvre les environs de la ville, et, à l'aide d'une lunette, on aperçoit Bruxelles, Liège, Anvers.

Cette tour renferme un beau carrillon composé de 44 cloches.

\* \*

La cathédrale de S<sup>t</sup>-Rombaut possède plusieurs mausolées d'archevêques; mais ils sont peu remarquables au point de vue de l'art; il vaut mieux signaler aux amateurs le maître-autel, orné de belles sculptures de Lucas Faid'herbe, et d'une chaise qui renferme les reliques du patron de l'église. On remarque dans les chapelles, rayonnant autour du chœur, vingt-cinq petits tableaux représentant les principaux traits de la vie de S<sup>t</sup>-Rombaut et qui sont attribués à Michel Coxie, né à Malines.

Dans la salle de réunion de l'église métropolitaine se trouvent 14 portraits

d'archevêques de Malines; le premier est celui du cardinal Perrenot de Granvelle, le 1<sup>er</sup> archevêque de Malines, et le dernier est celui du cardinal Engelbert Sterckx, mort le 4 mai 1867.



LE GÉNÉRAL GARFIELD, NOUVEAU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

### LA CATHÉDRALE DE MALINES.

La cathédrale de S<sup>t</sup>-Rombaut, dont les grandes et belles masses, et la tour colossale, se développent majestueusement au centre de l'ancien

## UN BANQUET AU MOYEN-ÂGE.

Les banquets étaient le grand divertissement de nos pères au moyen-âge. Dans ces temps d'existence isolée, où les distractions brillantes étaient rares, on recherchait avec avidité ces occasions de s'amuser ou d'étaler son luxe. On y songeait longtemps d'avance, on dépendait dans ce jour ce qui, dans les sociétés raffinées, se distille jour par jour en plaisirs habituels.

C'était surtout à l'occasion des Tournois, des Cours d'Amour ou de quelque circonstance heureuse, qu'il était d'usage de célébrer ces fêtes par de somptueux banquets, auxquels les riches seigneurs appelaient le peuple tout-entier à prendre part à leurs plaisirs. Il y accourait des chanteurs, des joueurs d'instruments, des saltimbanques, des charlatans, des danseurs de corde, des bouffons, qui recevaient le vêtement, la nourriture et de l'argent.

Les chroniqueurs nous décrivent quelques-uns de ces repas solennels, dont la composition donnerait aux gastronomes d'aujourd'hui une singulière idée du goût de nos pères. Il y aurait beaucoup à dire s'il fallait rapporter toutes les extravagances dont on faisait étalage dans ces sortes de solennités. On n'a pas d'idée de ces banquets monstres du moyen-âge, qui comptaient souvent des milliers de convives, et dans lesquels on servait comme mets des animaux tout-entiers, des oiseaux revêtus de leur plumage, des montagnes de pâtisserie dorée et argentée.

Quelquefois, après la première atteinte du couteau du sénéchal, l'oiseau, qui semblait rôti s'élançait vivant du plat; une autre fois, c'était un nain qui sortait d'un pâté, au grand étonnement de la noble compagnie. Dans les banquets donnés par le fastueux Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, on voyait figurer sur la table des pâtés contenant des orchestres de vingt-huit musiciens, des animaux vivants, puis des éléphants circulant autour des convives.

Comme intermède, les rois et les seigneurs donnaient souvent la représentation de quelque haut fait d'armes. C'est ainsi qu'à un festin donné par l'empereur Charles IV au roi de France, on représenta la conquête de Jérusalem par Godefroid de Bouillon. A un bout de la salle, on voyait un navire avec ses voiles, ses agrès, ses rameurs, ses armes et ses bannières; il était monté par Godefroid, à la poupe se tenait Pierre l'Ermite; ensuite, on apercevait la ville de Jérusalem, avec le temple et les minarets; un Sarrasin criait du haut de l'une des tours, et aussitôt les murs se garnissaient de défenseurs; les Croisés débarquaient et assaillaient aussitôt la sainte cité, qu'ils prenaient après beaucoup d'efforts. Huit cents chevaliers figuraient dans cette représentation.

Notre gravure ne nous montre qu'un coin de ces brillants tableaux, mais il est caractéristique, comme costume et usage; c'est un festin purement privé.

## CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Le présent tire-t-il grand profit des enseignements du passé? — La profession d'acteur, d'après Alexandre Dumas, fils. — Une histoire de police secrète et d'espionnage. — Une annonce comique. — Pourquoi l'étude des sciences ne se vulgarise pas davantage. — Un nouvel engouement parisien. — Un monument funéraire à Evre. — Catalogue illustré de l'Exposition historique de l'Art Belge. — Un secret précieux pour la nation française. — Opéra joué par des perroquets. — Trois mots. — Les idées reçues.

Aux yeux de l'homme qui observe froidement et avec réflexion ce qui se passe sur la scène du monde, ce doit être une grande erreur de croire que l'histoire des siècles passés est d'une utilité pratique pour l'avenir, et que la connaissance des fautes commises par une génération éteinte peut empêcher les générations futures de les commettre à leur tour.

En effet, quels sont les peuples qui, après un long laps d'années, se trouvent dans des conditions entièrement semblables à celles où

se sont trouvés ceux qui les ont précédés? Les erreurs et les préjugés varient selon les époques, et quoique chaque siècle enrichisse les sociétés de découvertes plus ou moins importantes, l'esprit de l'homme reste toujours sous l'influence de l'erreur; abstractions philosophiques, religieuses ou politiques, tour à tour dévoient et égarent cette intelligence, dont il tire tant de vanité.

D'ailleurs, l'expérience d'autrui nous touche peu, et le retour des mêmes situations se déguisant sous une variété inépuisable de formes, ne permet guère à l'homme d'appliquer les règles qu'il a pu déduire des cas précédents.

Les hommes de toutes les époques se ressemblent: l'histoire n'est pas utile parce qu'on y lit le passé, mais parce qu'on y lit l'avenir.

Cependant, si l'on peut contester l'utilité immédiate, pour le présent, des leçons que renferme l'histoire, comme l'identité de l'être humain ne se constate que par la suite non-interrompue de ses souvenirs, nous pensons que c'est à l'histoire que les nations doivent le sentiment de leur existence et la conscience de leur individualité; et que l'esprit de nationalité est en rapport direct avec la vivacité des souvenirs nationaux. A cet égard, l'efficacité de l'histoire est incontestable; elle rattache d'une manière mystérieuse un peuple à son passé; elle le rend un peu moins flexible aux influences actuelles et oppose un contre-pied à la puissance des intérêts et des opinions du présent.

Ai-je besoin de faire ressortir l'opportunité de ces réflexions?

\*.\*

Les amateurs de théâtre feront bien de méditer la page suivante, qu'Alexandre Dumas, fils, a consacrée à la profession d'acteur:

„L'art dramatique, cet art si séduisant, si acclamé, si enivrant, cet art est mortel à certaines organisations d'élite. L'émotion que nous, spectateurs, nous sommes mille ou douze cents à partager et qui est si grande encore, si exigeante, qu'elle nous fait éclater en larmes, en cris et en applaudissements; cette émotion, l'artiste dramatique est forcée de la contenir longtemps tout entière en lui seul. Rude métier! Ce sourire qui nous charme, cette intonation qui nous pénètre, ce mouvement, ce geste, ce cri qui nous exalte et fait monter notre âme jusqu'aux lèvres de ce comédien, savez-vous ce qu'ils lui coûtent? Que d'études, que de battements de cœur, que de fièvres, que d'insomnies, que de luttes avec la nature pour la nature! Il observe, il compare, il se souvient. Afin de traduire le poète, de s'emparer du spectateur, il descend dans les profondeurs de son être à lui; il fouille, il remue, il agite, il exhume, il dissèque, il profane quelquefois. Qu'importe! il faut qu'il soit vrai; le démon le tient et le public l'appelle! Ses impressions les plus intimes, ses souvenirs les plus secrets, ses douleurs les plus sacrées, ce qu'il a caché à son meilleur ami, ce qu'il a voulu se cacher à lui-même, l'artiste le réveille tout-à-coup; il recommence la passion avec laquelle il croyait avoir fini; il ressuscite la douleur qui se croyait morte; il remet son âme dans l'état nécessaire à son art; il contraint ce qui n'était plus à être de nouveau, pour donner la vie à ce qui veut être, et il dit: „Viens, souvenir; viens, amour; viens, remords même; répète-moi ce que tu m'as dit autrefois; il faut que j'aime et que je souffre; il faut que je fasse aimer, il faut que je fasse pleurer, il faut que je charme et que j'épouvante des milliers de créatures humaines.”

\*.\*

Comme les histoires de police secrète, d'espionnage, sont de saison, en voici une qui prouve que ladite police, si adroite qu'elle soit, ne sait parfois que ce que les personnes espionnées veulent bien lui laisser savoir.

Sous le premier Empire, le duc de Rovigo, le ministre de la police, le successeur de Fouché, entretenait à la cour de Louis XVIII, à Hartwell, un certain nombre d'espions, qui coûtaient fort cher. Louis XVIII, rentré en France, voulut avoir des détails sur ce service de police que le gouvernement impérial lui consacrait.

— Monsieur le duc, dit-il un jour à l'ancien ministre, que vous coûtait la police que vous entreteniez à Hartwell? — Sire, elle nous coûtait environ 150,000 francs. — Ce n'est pas trop. C'est à peu près le calcul que j'avais fait. Le duc d'Aumont était à vous, n'est-ce pas? — C'est un secret d'Etat que je ne puis révéler sans un ordre formel de Votre Majesté. — Parlez franchement. J'en sais sur ce sujet autant que vous. — Puisque Votre Majesté paraît si bien informée, je ne nierai pas que le duc d'Aumont nous écrivait environ deux fois par mois. — Et pour cela vous lui donniez?... — Autant que je m'en souviens, 24,000 frs. par an. — 24,000 francs! Voyez, M. le duc, combien il faut se défier des hommes; il m'a toujours dit 12,000 fr. C'était sans doute pour ne pas me payer mes droits d'auteur; car les lettres que vous receviez... c'était moi qui les rédigeais.

\*.\*

Une annonce copiée „textuellement” d'une feuille de Vienne, le Tagblatt:

„SINCÉRITÉ. — Un jeune homme de distinction et d'une bonne conduite cherche une mademoiselle, laquelle avait l'intention d'aller en correspondance avec lui au but non seulement pour s'amuser mais aussi pour employer la temps libre par le change des pensés riches d'esprit pour se perfectionner dans la langue française, parce qu'il est difficile d'apprendre une langue étrangère, mais bien facile d'oublier laquelle, et je sais avec certitude qu'on désire quelque fois trouver un homme qui à la même intention. Enfin je suis prêt à donner connu par la première lettre mon nom et mes relations. Mesdemoiselles qui voulaient accepter cette offerte sont priées d'adresser une lettre sous les initiales „L. A. 25” à l'expédition.”

Si, comme français, ce n'est pas très-correct, au moins, c'est drôle!

\*.\*

Pourquoi les revues scientifiques ne sont-elles lues que par un petit nombre de personnes, et ne le sont-elles avec plaisir que par l'élite des initiés? — C'est un malheur pour la science dont la mission est de répandre, à droite et à gauche, en bas et en haut, sur les forts et sur les faibles, les rayonnements de son foyer. Mais est-ce bien sa faute? Je ne le crois pas. Otez-lui ce vocabulaire qui vous effraie, ces classifications qui déconcertent votre mémoire, cette nomenclature hellénique, si harmonieuse cependant, mais si grotesque à l'oreille. Une terminologie brève, précise, exacte, facilite l'analyse, et c'est à cette dernière que sont dues ces glorieuses découvertes et ces progrès de chaque heure, qui nous ravissent d'admiration, en rappelant à l'homme que son intelligence est bien véritablement une étincelle échappée du foyer divin.

Que faire donc et à qui faut-il s'en prendre, Mesdames, du peu d'attrait qu'ont eu pour vous, jusqu'à ce jour, les comptes-rendus scientifiques? Est-ce aux savants de profession? Non, en vérité, car ils ne seraient bientôt plus, s'ils cessaient d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire un peu ennuyeux pour le public. Les grands coupables, en tout ceci, ce sont ceux qui, acceptant la mission de vulgariser les points les plus accessibles de la science, les obscurcissent, au contraire, le plus souvent, de tous les brouillards laissés dans leur esprit par des études insuffisantes et des notions incomplètes. Ils devraient se faire petits pour les humbles, et imiter la conduite des dieux de l'antiquité, lorsqu'ils voyageaient sur la terre: nul ne les reconnaissait. Or, savez-vous pourquoi? Ils buvaient et ils mangeaient comme tout le monde. Et lorsqu'ils honoraient un individu, une famille, une nation de leur visite, le vieux Saturne mettait du blanc et se coiffait d'une perruque blonde; Jupiter prenait un air bonhomme; Vulcain marchait droit; Bacchus seul, dans les „tricliniums” des gens riches, risquait de s'oublier, et de se faire connaître, en s'ingurgitant, par exemple, un broc tout plein sans prendre haleine; auxquels cas, Jupiter, en guise d'avertissement, lui allongeait pardessus la table de grands coups de pied dans les jambes.

\*.\*

Un nouvel engouement parisien, qui, comme tant d'autres, passera probablement la frontière :

Depuis six mois, Paris boit du lait, ici, là, partout, le matin, dans la journée, le soir, la nuit. Chez les pâtisseries à la mode, le monde élégant s'ingurgite des verres de lait à tous propos; les autres genres de monde en boivent bien plus encore; le quartier latin en fait une consommation nocturne des plus considérables.

Toutes les maladies sont soignées par le régime lacté. C'est à croire que le lait est un liquide d'invention nouvelle, comme ces drogues commerciales, qu'une publicité ruineuse a su infliger au public en général et aux imbéciles en particulier.

N'est-ce pas que cette rage de lait, — de la part d'une génération à l'alcool, au vitriol et au pétrole, — est tout ce qu'il a au monde de plus bizarre ?

\* \*

En accompagnant une dépouille mortelle au cimetière d'Évère, nous avons eu occasion d'y admirer le monument élevé à la mémoire des soldats français, morts à Bruxelles en 1870. Ce monument, de style néo grec, est en effet des plus remarquables, par son ensemble imposant, comme par ses détails, parfaitement appropriés à sa destination. Il fait honneur à l'architecte qui l'a conçu, M. Ch. Grand, de Paris. On sait que l'édification en est due au Cercle français, présidé par M. A. Lebègue; cercle qui a toujours su associer si noblement les sentiments que ses membres doivent à la mère-patrie, avec ceux qu'ils ont voués à leur patrie d'adoption.

\* \*

L'Exposition historique de l'Art Belge, marquera dans nos fastes artistiques: d'abord, elle a été exclusivement nationale, puis elle a embrassé toute la période qui s'est écoulée depuis 1830; en un mot, elle a réuni les œuvres de tous les artistes qui ont illustré notre Ecole dans le passé et de ceux qui les suivent si dignement dans la carrière. Il importait donc d'en perpétuer le souvenir. C'est ce qu'a fait M. l'éditeur Rosez, en publiant, sous la direction de M. F. G. Dumas, un „Catalogue illustré” de cette Exposition, exécuté d'après les dessins originaux des artistes. Cette publication se recommande donc d'elle-même.

\* \*

Les Français qui nous lisent, seront charmés sans doute de connaître ces deux anecdotes :

Frédéric-le-Grand, en confiant le commandement de l'armée hanovrienne au prince Ferdinand de Brunswick, après la bataille de Hastenbeck, lui adressa ces paroles: „Vous allez, mon cousin, combattre les Français; il vous sera facile d'en vaincre les généraux; les soldats, jamais!”

M. de Montazet, général-major au service d'Autriche, étant prisonnier à Berlin, entendit un jour ce même roi s'exprimer en ces termes: „Si je commandais à des Français, j'en ferais les meilleures troupes des quatre parties du monde. Leur passer quelques légères étourderies, ne les jamais tracasser mal à propos, nourrir la gaieté naturelle de leur esprit, être juste envers eux jusqu'au scrupule, ne les affliger d'aucune minutie, tel serait le secret dont j'userais pour les rendre invincibles.”

Eh bien, le voilà connu, ce secret!

\* \*

Une singulière troupe d'opéra donne en ce moment des représentations dans les grandes villes de l'Amérique du Sud. Cette troupe, dirigée par un Italien, se compose de 200 sujets, — lesquels sont... des perroquets.

Le répertoire de ces acteurs multicolores embrasse deux opéras de Bellini, la „Sonnambula” et „Norma,” qu'ils chantent et mimant(!?) en costume, sur un théâtre en miniature muni des décors et des accessoires nécessaires. L'orchestre est remplacé par un harmonium que joue le directeur. La troupe ailée fait fureur,

car chacun des artistes s'acquitte à merveille de son rôle et les chœurs glapissent à faire envie à tous les choristes plus ou moins chauves et édentés. Un jour, après l'air de Casta Diva, de Norma, chanté par le contralto di primo cartello de la compagnie bigarrée, il se déchaîna une telle tempête d'applaudissements que tous les virtuoses en scène prirent peur et gagnèrent les coulisses au plus vite, comme ferait un cabotin accueilli par une triple bordée de sifflets et de pommes cuites, à l'avant. Le directeur s'empressa de rassurer ses pensionnaires, en leur offrant le pain et le vin; et après cette collation reconfortante, la représentation put reprendre et poursuivre son cours.

On dit que cette ménagerie lyrique viendra en Europe.

\* \*

Une riche négociante, d'âge mûr, très-coquette, très-mauvaise langue, disait dans une soirée bourgeoise: „Je viens d'acheter la maison voisine de la mienne; j'y ai établi un second genre de commerce... Cela me fait deux râteliers. — Mais non, mais non, interrompit une vieille demoiselle, cela en fait trois.”

— Deux anciennes connaissances, de caractère jovial, se rencontrent après une longue séparation: — „Bonjour gras, gros, gris, dit l'un. — Bonjour teint, peint, feint, répond l'autre, en lorgnant la barbe noire et les joues fardées de son interlocuteur.

— Un vieillard de quatre-vingts ans, au pas allègre, est rencontré un matin au bois de la Cambre par une personne qui lui fait compliment sur sa santé: — Voici mon secret, fait l'octogénaire en souriant: j'ai pris pour médecin le grand air et pour femme la promenade.

\* \*

Oh, les idées reçues!...

C'est une idée reçue que les hommes veulent tout et ne peuvent rien. Or, l'idée vraie est que les hommes sont des colosses par la puissance et des pygmées par la volonté.

C'est une idée reçue que les femmes sont plus oublieuses et plus inconstantes que les hommes. Or, l'idée vraie est que leurs affections sont plus tendres et plus profondes que les nôtres. La statistique des seconds mariages prouve qu'ils sont contractés plus souvent par des veufs que par des veuves.

JEAN-LE-BUTINEUR.

#### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Un grand industriel — qui occupe des centaines d'ouvriers à qui il arrive de fréquents accidents, — emploie, depuis très-longtemps, contre les contusions, les meurtrissures, les fortes coupures, etc., et toujours avec succès, l'huile de mille-pertuis. Le remède est connu depuis bien des années, mais il est si simple qu'on en prescrit rarement l'usage. On nous assure que des ouvriers ayant littéralement des doigts écrasés, ont cessé de souffrir aussitôt l'application de l'huile, et, peu de jours après, ont été en état de reprendre leurs travaux. Notons que le remède doit être employé au plus tôt.

Le mille-pertuis se trouve presque partout. Il est en fleur aux mois de juillet et d'août. Sa feuille est petite, ovale et, en la regardant à travers le jour, elle paraît percillée. La fleur est jaune-citron, à cinq pétales et à étamines jaunes. On ne prend que les fleurs bien épanouies, on les met dans une petite bouteille sans les presser, de manière que cette bouteille ne soit pleine qu'aux trois quarts environ; on la remplit d'huile d'olive fine de la première qualité, et on la bouche bien; ensuite on l'expose au soleil pendant quinze à vingt jours au moins; l'huile devient alors rouge et se conserve indéfiniment.

Pour s'en servir, s'il y a simple contusion, on en verse trois ou quatre gouttes sur le mal; on frotte légèrement ou simplement avec un doigt, puis on en verse quelques gouttes sur

un papier qu'on applique sur le mal. S'il y a blessure, on lave bien la plaie; on met de l'huile sur un tampon de charpie, on resserre autant que possible les lèvres de la plaie, sur laquelle on applique la charpie imbibée d'huile; on la laisse sur la plaie et, deux fois par jour, on verse dessus quelques gouttes d'huile. Comme il a été dit, la guérison ne se fait généralement pas attendre.

E.

#### LE BOUQUET DÉNONCIATEUR.

Nouvelle.

V.

Le sculpteur Herman avait trouvé un admirateur enthousiaste de son talent, et un généreux protecteur, dans le duc de Sorranti, descendant d'une riche famille italienne.

Le duc de Sorranti avait au monde deux passions: il était amoureux des arts à la folie et chérissait bien tendrement son enfant unique, Marianna, restée sans mère dès sa naissance.

Le noble patricien était fier de la protection qu'il accordait au jeune artiste, et il recevait celui-ci avec orgueil et honneur dans ses somptueux appartements, ouverts à toutes les célébrités du siècle et à la haute société romaine.

La ravissante beauté de Marianna fit sur l'âme d'Herman, dès la première vue, la plus vive impression.

Poète et artiste, il ne se lassait pas d'admirer dans une muette extase ce chef-d'œuvre de la création, qui semblait être né des Grâces elles-mêmes. Toujours cette délicieuse image apparaissait à ses regards et venait le troubler dans ses nuits! Oh! qu'il aurait voulu la frapper d'une manière ineffaçable dans le marbre, pour avoir sans cesse devant lui cette angélique figure, et peut-être aussi pour y trouver comme une consolation aux amères chagrins qu'il semblait éprouver!

Notre héros, disons-le bien vite, était depuis quelque temps en proie à de cruelles préoccupations, à des luttes et à des tourments intérieurs qui lui enlevaient tout repos, toute gaieté et le jetaient dans une sombre mélancolie!

Oh! oui, il avait à soutenir en lui un violent et douloureux combat: c'est que derrière la séduisante et adorable image de Marianna, toujours présente à ses yeux, venait se placer le souvenir de Marguerite, et que ce souvenir le poursuivait et l'obsédait péniblement!

Mais aussitôt, riant de son audacieuse folie, il se demandait comment, pauvre enfant des bois, d'une obscure origine, il osait regarder en face la fille d'une des plus puissantes et des plus riches familles de Rome, et nourrir sans espoir dans son cœur et dans son esprit les chimères et les rêves les plus insensés!...

Herman, extérieurement, avait beau rire de sa folie: au fond de son âme il entendait la douce et irrésistible voix de l'amour, qui étouffait en lui toute raison et lui faisait avouer qu'il aimait Marianna!... Et son trouble, son émotion, lorsqu'il était dans la société de la gracieuse enfant du duc de Sorranti, trahissaient à celle-ci les sentiments qu'il éprouvait pour elle, et cette rougeur pudique qui couvrait alois le front de la jeune fille, ce regard doux et pénétrant qui s'arrêtait parfois sur lui, transportaient le sculpteur dans tout un monde éblouissant d'illusions, et lui donnaient l'espérance que son affection était partagée!

Combien de fois, enhardi par la gentillesse et la prévenance que Marianna lui témoignait, il était prêt à laisser échapper de ses lèvres l'aveu de ce qu'il éprouvait!... Mais le courage lui manquait, la crainte le retenait; et bien qu'il ne sentit plus dans son cœur qu'indifférence pour Marguerite, la pensée de la délaisser, d'être parjure à sa parole, le faisait encore reculer!...

Quelle allait donc être l'issue de ce combat intérieur, qui agitait si violemment Herman?..

Un soir, il rentra chez lui sombre et préoccupé; longtemps il resta abîmé dans de pro-

fondes réflexions.... Tout-à-coup, se redressant comme devant une énergique résolution, il se mit à écrire rapidement quelques mots sur un papier, plia sa lettre sans la relire et l'envoya immédiatement à l'adresse de Marguerite.

## VI.

Depuis plusieurs semaines, la pauvre Marguerite attendait, dans une terrible anxiété, une réponse à sa dernière missive; mais les

jours et les jours s'écoulaient bien longs et bien tristes, dans une vaine espérance.

L'infortunée jeune fille se consumait lentement dans de cruels tourments et de sinistres appréhensions.



LA CATHÉDRALE DE MALINES. (DESSIN ORIGINAL.)

Un matin, elle reçut cette lettre que nous avons vu Herman lui écrire avec tant de précipitation, et comme dans un accès de délire. Marguerite, en la recevant, tremblait comme une feuille agitée par la tempête; longtemps

elle la considéra sans oser l'ouvrir. Sa mère la lui prit des mains et la lut. Elle avait peine à maîtriser son émotion pendant cette courte lecture. — Mère, mère! s'écria la malheureuse enfant, je vois des larmes dans tes yeux....

Oh!... dis-moi vite ce qu'il écrit...

— Ma fille, songe avant tout que tu as encore au monde ta vieille mère, qui t'aime d'une affection sans pareille, et que tu la tuerais, si, à la suite de cette lettre, tu tentais quelque

criminelle folie... Sache maintenant qu'Herman est un traître, un lâche, indigne de ton amour, indigne de tout sentiment de regret...

A cette révélation, Marguerite poussa un cri déchirant et tomba évanouie sur le sol.

La pauvre mère, affolée de douleur, appela au secours, et les soins les plus empressés furent prodigués à la jeune fille...

Peu à peu elle revint à la vie, sortant comme d'un sommeil profond; elle portait ses regards

vitreux sur les personnes qui l'entouraient sans les reconnaître, et prononçait des paroles incohérentes, où le nom d'Herman revenait toujours.

Vers la soirée, elle s'assoupit cependant, et s'endormit doucement, brisée de fatigue..



LE TRIO, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. ERSKINE NICOL.

Au lever de l'aurore, sa mère, qui était allée à son tour prendre un peu de repos, rassurée sur l'état de son enfant, se rendit à la chambre de celle-ci, croyant la trouver encore endormie; car de toute la nuit, elle n'avait entendu aucun bruit...

Quelle ne fut pas son épouvantable stupeur, lorsqu'elle aperçut le lit vide et la fenêtre largement ouverte...

Marguerite...

VII.

A cette époque, le pape Léon X ouvrait à Rome un grand concours de sculpture. Le vainqueur recevrait au Capitole les hon-

neurs du Triomphe et serait couronné du Laurier d'or par le Souverain-Pontife lui-même.

Michel-Ange fut nommé juge suprême de cette joute artistique.

A l'annonce de ce concours, Herman se mit aussitôt au travail avec courage et opiniâtreté; il n'osait certes espérer remporter la palme, mais la célébrité qu'il s'était déjà acquise lui faisait un devoir de prendre part à cette lutte toute pacifique, et de se montrer en cette circonstance digne de sa brillante réputation.

Ses amis et ses protecteurs ne cessaient de lui prodiguer leurs encouragements, et stimulaient son zèle et son ardeur par les paroles les plus élogieuses. Bien des fois ils s'étaient présentés chez le jeune sculpteur et avaient en vain demandé la permission de jeter un coup d'œil sur l'ouvrage à moitié achevé.

Herman refusait obstinément d'ouvrir la porte de son atelier et d'y laisser pénétrer un regard indiscret.

— Le Saint-Père en personne, disait-il, me ferait l'honneur de venir chez moi, que je ne lui montrerais pas ma statue.

Le dernier jour du concours allait expirer.

Dans une des salles du Capitole, on voyait se ranger une longue file d'œuvres sculpturales, soigneusement cachées aux yeux de tous sous un voile épais. Sur le socle de chacune de ces œuvres, étaient marqués le nom de l'auteur et l'indication du sujet qu'elle représentait.

On cherchait en vain le nom d'Herman; il faisait défaut.

Enfin, au moment même où le concours allait se fermer, la statue d'Herman arriva.

On y lisait cette inscription: „Thalia,” le nom d'une des trois Grâces.

Comme elle était la dernière venue, on la plaça tout à l'extrémité...

Bientôt après, Michel-Ange fit son entrée dans la salle, suivi de Raphaël et d'un illustre cortège d'artistes, de sculpteurs, de poètes et de nobles patriciens, parmi lesquels se trouvaient le duc de Sorranti et sa fille Marianna.

Le voile qui couvrait la première statue, tomba aussitôt; l'illustre maître l'examina attentivement; et ainsi il passa successivement en revue un grand nombre d'œuvres, manifestant hautement son opinion, louant les qualités des unes, relevant les défauts des autres.

Parfois l'appréciation de Michel-Ange était d'une franchise bien rude pour les jeunes concurrents; alors Raphaël, avec sa douce figure, intervenait comme l'ange de la Miséricorde, pour adoucir et tempérer ce sévère jugement.

Une dernière statue restait à examiner: c'était celle d'Herman...

La foule curieuse se porta en avant, attendant avec anxiété le moment où Michel-Ange ordonnerait de lever le voile...

Marianna partageait l'émotion générale, une pâleur livide se lisait sur ses traits...

A peine le voile qui cachait la statue fut-il ôté, qu'une clameur de surprise et d'admiration s'échappa de toutes les poitrines, tandis que Marianna tombait inanimée dans les bras de son père...

Dans cette statue, qui représentait Thalie, l'une des trois Grâces, elle venait de se reconnaître elle-même, et tous également avaient reconnu la belle signora de Sorranti.

Où, c'était bien elle, avec sa virgine figure d'une angélique douceur, avec son gracieux sourire, plein de bonté et de tendresse... Cette bouche allait s'entrouvrir et parler, ces yeux s'animer à la lumière du jour, ces traits exprimer le bonheur... C'était Marianna, c'était son image vivante!...

— Raphaël, mon fils, s'écria Michel-Ange, d'une voix forte, cette foule vient elle-même de décider... Herman est vainqueur; à lui le Laurier d'or et les honneurs du Triomphe.

Les acclamations, les applaudissements ébranlèrent les voûtes du Capitole.

Herman était pâle d'émotion; confus et honteux de son œuvre, il n'osait lever les yeux; il allait tomber aux pieds du duc de Sorranti et de sa fille, — qui était peu à peu revenue à elle, — pour implorer leur pardon, lorsque le vieux patricien, le relevant vivement, le pressa contre son cœur et mit la main du jeune sculpteur dans celle de son enfant...

Peuple, nobles, artistes, tous partent d'un seul cri: Viva Herman! Viva Marianna!

— Mes enfants, dit le duc, en s'adressant à la fois à Herman et à Marianna, vous entendez ce peuple, mêlant vos noms dans une même clameur d'allégresse.... Oh! il y a longtemps que j'ai lu dans vos cœurs cette mutuelle affection que vous ressentez l'un pour l'autre.... Qu'est-ce donc qui t'arrêtait, Herman, à m'ouvrir ton âme?... Rang, fortune, titres, tout cela s'efface et tombe devant la grandeur de ton génie.... Mais si tu n'as pas osé parler, cette statue, ce sublime chef-d'œuvre, cette image vivante de ma fille et de ta fiancée, parle éloquentement pour toi.... Oui, mes chers enfants, je vous bénis, je vous unis pour la vie; soyez le bonheur et le soutien de ma vieillesse....

Un enthousiasme indescriptible s'empara de l'assistance, et pendant qu'Herman et Marianna se jetaient dans les bras l'un de l'autre, des vivats mille fois répétés éclatèrent en un formidable tonnerre....

Ici, Herman était exalté, acclamé; là-bas, au fond de la Forêt-Noire, une pauvre femme, infirme, folle, le chargeait de toute sa haine, de toute sa malédiction et se traînait le long des routes solitaires, faisant retentir les échos du nom de: „Marguerite!... Marguerite!...”

Tous les bonheurs, tous les succès s'étaient si rapidement succédé pour Herman dans un court laps de temps, qu'il se demandait souvent s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Quel mortel sur la terre pouvait se dire plus favorisé de la fortune que lui! Bientôt, il allait voir son amour pour Marianna, cet amour resté longtemps enseveli dans les plis de son cœur, scellé à jamais par la plus tendre et la plus brillante union; bientôt aussi Rome entière se couvrirait de fleurs et étalera toute la pompe de son antique splendeur pour célébrer son triomphe.

Une sombre apparition venait parfois ternir l'éclat du superbe et riant tableau de tant de grandeurs et de tant de félicités: le souvenir de Marguerite poursuivait Herman comme le remords, qui s'attache au crime. Mais il repoussait aussitôt avec colère ces pénibles pensées et reportait son esprit sur la belle et ravissante Marianna, sa fiancée, et dans quelques semaines, la compagne de sa vie.

Oh! à cette idée, tout le passé s'effaçait devant lui!...

(A continuer.)

#### LA SCIENCE POPULARISÉE.

#### LES CRAMPES.

Les crampes, lorsqu'elles ne se lient point à une affection organique des centres nerveux, ne sont pas, à proprement parler, une maladie; mais, lors même qu'elles ne dépendent que d'une surexcitation nerveuse, étrangère à toute altération matérielle de la moëlle épinière ou de ses enveloppes, elles ne laissent pas que de devenir, par leur fréquente reproduction, une véritable infirmité.

Il est bien peu de personnes, même parmi celles dont le système nerveux est médiocrement irritable, qui n'aient été quelquefois réveillées en sursaut par une de ces contractions spasmodiques si douloureuses des muscles du mollet.

Or, quiconque aura ressenti une fois cette atroce douleur, comprendra facilement quel doit être le supplice des malheureux qui, chaque nuit, sont arrachés au sommeil par une torture de ce genre.

\* \*

En général, le meilleur moyen de faire cesser momentanément les crampes est de sortir du lit et de poser les pieds sur le parquet; en un mot, d'exposer au froid les muscles contractés. Mais, outre que ce procédé est impraticable pour les malades, il peut encore avoir des inconvénients même pour les individus bien portants, les exposer, par exemple,

aux dangereuses suites d'un refroidissement subit; enfin, il ne constitue véritablement qu'un palliatif impuissant à prévenir le retour de semblables attaques.

On a bien conseillé, en dehors des règles de l'hygiène, une foule de moyens préventifs; mais ils ont été, pour la plupart, empruntés à l'arsenal pharmaceutique, et sont d'ailleurs bien loin de réussir toujours.

\* \*

Il y avait donc, sur ce point, une lacune à remplir dans la médecine préventive, et les personnes qui sont sujettes aux crampes nous sauront particulièrement gré d'indiquer un remède extrêmement simple contre une infirmité, qui, pour n'être pas dangereuse, n'en est pas moins extrêmement douloureuse.

Il s'agit de disposer ses matelas „en plan incliné,” de manière à imiter l'action de la chaise, en ménageant vers le bas une chute d'environ un pied de hauteur.

Les individus atteints de crampes nocturnes, tout en ayant recours à ce moyen mécanique, doivent s'astreindre à un régime sobre et éviter tout excès.

\* \*

Les crampes sont, dans l'immense majorité des cas, la manifestation d'une surexcitation nerveuse déterminée par des excès de diverses natures. C'est ainsi que l'abus du café, du thé, des liqueurs alcooliques, détermine presque inmanquablement, chez les personnes qui ne font pas un usage habituel de ces boissons, des crampes extrêmement douloureuses; il est même bon nombre d'individus dont l'organisation irritable ne peut, en dépit de l'usage fréquent du café ou du thé, se faire à l'action excitante de ces infusions, et qui, sacrifiant volontiers leur repos à leur sensibilité, sont presque chaque nuit réveillés par des crampes, dont une privation, bien légère en définitive, les débarrasserait incontestablement.

\* \*

Les émotions morales vives exercent aussi une influence très-marquée sur le développement des crampes.

Il est enfin plusieurs autres causes de surexcitation nerveuse dont l'action se traduit d'une manière plus spéciale par la production des crampes.

En résumé, contre toutes ces crampes, le plan incliné, dont nous parlons plus haut, peut être d'un emploi avantageux; mais il n'aura certainement un succès complet qu'autant qu'on aidera son action d'une modification dans les habitudes et qu'on mettra fin à toute espèce d'excès.

Quant aux personnes qui suivent un régime de vie sobre et réglé, et qui, néanmoins, par suite d'une prédisposition individuelle, sont sujettes aux crampes, nous pensons qu'elles doivent se trouver très-bien de l'emploi du plan incliné en question; nous en dirons autant pour les malades qu'une affection quelconque condamne à un séjour prolongé au lit et qui sont exposés, par cela même, à la production des crampes.

\* \*

On sait que les marches forcées ont aussi pour effet ordinaire de déterminer ces crampes nocturnes; dans ce cas encore, le procédé indiqué nous semble devoir réussir parfaitement.

Au commencement de la saison des bals, il n'est pas rare d'entendre les jeunes filles se plaindre de crampes extrêmement douloureuses. Depuis plusieurs années surtout, c'est-à-dire depuis qu'ont été introduites certaines danses, nous entendons ces plaintes retentir autour de nous avec une unanimité qui deviendrait inquiétante, si l'on ne savait, — les jeunes filles surtout le savent bien, — que le meilleur remède, c'est de danser encore!

## VOYAGES.

## LA FÉODALITÉ EN ÉTHIOPIE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Un fait qui était pour ainsi dire resté inconnu avant le voyage de M. de Rivoyre en Abyssinie, c'est l'existence, dans certaines parties de ce pays, de seigneurs qui rappellent tout-à-fait ceux du moyen-âge en Europe.

Il faut savoir d'abord, que le plateau éthiopien est loin de présenter le coup-d'œil monotone d'une surface unie, se profilant sans variété et sans effort. C'est plutôt une succession de vallées et de collines coupées par des rivières ou des fleuves, les premières se développant par ci, par là, en vastes plaines, les seconds s'exhaussant en cimes escarpées. Tout d'un coup même, au-dessus de cet ensemble mouvementé, dominant les unes et les autres, se dresse parfois, droit et net, un pic inaccessible. On dirait quelque gigantesque obélisque jeté debout par la main du Créateur au milieu de ce dédale, pour en surveiller et dompter les écarts. C'est une „amba.”

Forteresses naturelles et inexpugnables, c'est peut-être à ces phénomènes géologiques, propres à l'Abyssinie, qu'il faut demander le secret des guerres intestines qui l'ont si souvent désolée. Maître d'une Amba, tout rebelle menacé ou poursuivi est sûr de se ménager là, en cas de besoin, une retraite où nul ne pourra l'atteindre, et du haut de laquelle, s'il a pris ses mesures, il narguera sans crainte le vainqueur se morfondant à ses pieds.

Aussi l'art humain s'attache-t-il encore à en multiplier les moyens de défense. Taillé dans le roc, le sentier abrupt qui mène au sommet est, de distance en distance, obstrué par des blocs de pierre ou des barrières qui permettent de fermer toute issue. En haut et sur les flancs, des réserves d'armes sont installées, des citernes creusées, des provisions accumulées, et vient le jour des revers, comme pour les châteaux des barons du moyen-âge, c'est un blocus en règle et prolongé, souvent même sans espoir, qui seul peut essayer d'en avoir raison.

Ce n'est pas, néanmoins, que dans le passé, la vie politique en Abyssinie n'ait été revêtue d'un caractère de civilisation régulière et de réelle grandeur. Jadis, le pays entier, courbé sous les mêmes lois, obéissait à des souverains qui se glorifiaient d'appartenir à la lignée de Salomon, et d'être les fils de la reine de Saba. Pendant des siècles, Tegolat, dans le Choab, puis au commencement de notre ère, Gondar, dans l'Amahra, furent la résidence d'une cour somptueuse et guerrière, où les divers rois de l'Éthiopie accouraient se prosterner aux pieds des tout-puissants Négus, où les cités lointaines envoyaient leurs tributs.

Ce fut dans cette période, au quatrième siècle, que le christianisme fit son apparition en Abyssinie. La conversion des princes entraîna celle de la nation, et, à dater de cette époque, à côté des donjons de la noblesse éthiopienne, s'élevèrent des monastères et des églises. Les mœurs y sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient alors, et jusqu'à nos jours, le moyen âge, tel que l'histoire nous en a transmis la légende, avec tout son cortège de poétiques traditions, de coutumes chevaleresques, non moins que de luttes intestines et d'exactions sanglantes, s'y est perpétué, et subsiste immuable sur l'assise des institutions féodales qui régissent encore l'Abyssinie.

La grande existence du châtelain d'autrefois s'y retrouve avec tous ses droits, tous ses privilèges, tous ses abus, avec son monde de vassaux, de chiens, avec ses troubadours errants pour chanter ses hauts faits ou sa large hospitalité ouverte à tout venant, avec ses écuyers, ses pages, ses varlets, et jusqu'à sa galanterie raffinée pour les femmes, mais, encore plus, avec l'ombrageux orgueil seigneurial, toujours en éveil contre les entreprises d'un rival, ou sur la défensive contre les empiètements du pouvoir suzerain.

## UN CHANT POPULAIRE DU TYROL.

Quelle est cette torche qui luit là-haut dans la montagne? C'est la maison de Tschudi qui brûle, et le maître et sa fille brûlent avec elle.

\*  
\*  
\*

La fille de Tschudi brûle, parce que le pâtre Sharnitz l'a trop aimée; oui, il l'a bien aimée!... Les bois et les rochers ont vu ses larmes, ont entendu ses soupirs.

\*  
\*  
\*

La fille de Tschudi a le cœur trop fier pour aimer un simple pâtre; elle a choisi Siébol, Siébol le musicien, et dans les veillées elle a tourné le dos à Sharnitz.

\*  
\*  
\*

La fille de Tschudi est donc folle? Elle ne sait pas combien Sharnitz l'aime, qu'il l'aime plus que tout ce qu'on peut aimer sur la terre? Sharnitz a une âme de fer, et son bras est plus terrible que son âme.

\*  
\*  
\*

La fille de Tschudi venait de quitter le rival de Sharnitz; elle se croyait bien heureuse, elle dormait; elle rêvait de son amour... Maintenant qu'elle se réveille!... Elle est brûlée, elle est morte, elle est damnée!...

\*  
\*  
\*

La fille de Tschudi est damnée, et malgré son trépas, malgré ses mépris, Sharnitz l'aime encore. Il pourrit dans un cachot, son arrêt est prononcé, et demain il doit finir au bout d'une corde.

\*  
\*  
\*

La fille de Tschudi eût-elle été moins cruelle si elle eût pensé que Sharnitz voudrait être damné pour elle et avec elle? J'en doute: quand la tête de la femme a parlé, trop souvent le cœur obéit.

\*  
\*  
\*

La fille de Tschudi ne connaissait pas tout l'amour de Sharnitz, elle en aurait eu pitié!... Le voilà sur l'échafaud, il frappe le prêtre, il blasphème, il est perdu! il est damné, mais il est content: il a rejoint celle qu'il aime...

\*  
\*  
\*

Quelle est cette torche qui luit là-haut dans la montagne? C'est la maison de Tschudi qui brûle, et le maître et sa fille brûlent avec elle.

## LE COUP DE CRAVACHE,

ou

## TOPEE-LE-MULATRE.

PREMIÈRE PARTIE.

## XVII.

La caravane, guidée par le fakir, se mit en route le lendemain pour gagner la ville où régnait la Begum blanche.

Ce ne fut qu'après quinze jours de marche qu'ils arrivèrent dans une contrée fertile, bien cultivée et où tout annonçait une grande prospérité matérielle.

Les maisons étaient petites, mais d'un aspect pittoresque, et pourvues de vérandahs. Les habitants portaient tous des vêtements de couleur blanche.

— Nous voici dans le royaume de Khalsar, dit le fakir; demain, nous arriverons à Putpur, la résidence de la Begum.

— D'après tout ce que nous voyons, il semble que nous sommes dans un pays civilisé, remarqua Bathurst. A quelle religion appartient la reine?

— Elle est chrétienne.

Les deux jeunes gens répétèrent ces mots avec le plus grand étonnement.

— Il y a des mosquées mahométanes, des temples de Parsis et d'Hindous à Putpur, continua le fakir, mais la Begum adore le Dieu des Chrétiens. La jeune reine était chrétienne aussi; elle avait été convertie à cette religion par un missionnaire qui habite encore Khalsar à l'heure présente; un grand nombre de ses sujets ont suivi son exemple. Le frère de la reine est un Brahmine, et il voudrait rétablir le culte de ses pères et devenir roi; mais la majeure partie du peuple de Khalsar aime sa jeune souveraine, la Begum blanche, et saura bien la défendre.

Deux jours après, nos voyageurs atteignirent la capitale.

Putpur ne diffère en rien des autres villes des Indes. Elle est entourée de hautes murailles et possède quatre portes gardées par des hommes qui y ont leur habitation.

Notre petite troupe entra en ville par la porte du Sud, traversa plusieurs rues sombres et étroites, et fut conduite par le fakir à un Khan où des logements leur furent donnés pour la nuit.

Kaloo et Puntab qui, après une demi-heure de repos, s'étaient mis en quête de nouvelles, revinrent bientôt au Khan.

Ils avaient pris des informations sur le moyen d'obtenir une audience de la jeune reine :

— Tous ceux qui désirent la voir, sont introduits auprès d'elle, riches ou pauvres. Elle secourt les malheureux et rend justice aux opprimés. Quant aux favoris de la fortune, elle reçoit leurs hommages et se montre pour tous d'une affabilité charmante. Sa sœur est toujours présente à ces réceptions, qui ont lieu de bonne heure dans la matinée.

— Demain matin nous irons au palais, dit Armand, et plaise à Dieu que nous y trouvions Rosamonde Elliot, dans l'une ou l'autre de ces deux femmes! Ce serait un merveilleux hasard, mais il arrive tant de choses extraordinaires ici-bas!

Le jeune homme ne ferma pas les yeux de toute la nuit; il songea pendant des heures entières à Lord Tregaron, qui attendait sans doute, plein d'anxiété, des nouvelles de leur expédition, et il pria avec ferveur afin que la Providence leur vint en aide dans cette nouvelle phase de leur entreprise.

Il se leva au point du jour, s'habilla et, une heure après le lever du soleil, il se dirigeait avec Bathurst et un guide vers le palais de la reine.

## XVIII.

Nous retournerons maintenant vers Henri Bathurst, le riche négociant de Calcutta, l'ennemi secret de son cousin, Lord Tregaron.

Nous savons qu'il y avait, dans la vie du propriétaire de la villa Banyan un mystère resté caché jusqu'à présent.

Nous allons soulever un coin du voile qui recouvre ce mystère, et mettre nos lecteurs au courant des plans secrets dudit Bathurst.

Ainsi que Kaloo l'avait deviné, Puntab et ses compagnons étaient des espions au service de cet homme odieux. Celui-ci tenait à découvrir la fille perdue de Lord Tregaron, et à l'avoir en sa possession, dans un but que nous connaissons bientôt.

Il avait déjà reçu plusieurs lettres de Puntab, rendant compte de tous les incidents du voyage, quand un matin une missive lui parvint, conçue en ces termes:

„Mon gracieux maître,

„Nous sommes en chemin pour nous rendre au royaume de Khalsar, gouverné par une Begum blanche. Nous serons arrivés dans la cité impériale de Putpur, quand vous recevrez ce message. Si cette Begum ou sa sœur est la jeune fille que nous cherchons, vous pouvez compter sur votre indigne serviteur, qui l'enlèvera secrètement et la conduira en votre honorée présence.”

La lecture de cette lettre mit Henri Bathurst dans une grande agitation.

Il ordonna qu'on lui servît son dîner une heure plus tôt que d'ordinaire, puis appela son valet de chambre.

— Je suppose que vous devinez de quoi il est question, Ganto, dit-il à celui-ci, pendant qu'il l'habillait.

— Une nouvelle excursion à la maison de campagne sans doute, maître?

— Oui, il y a six mois que je n'y sois allé. Ganto, j'espère être plus heureux dans ce voyage-ci que d'habitude.

— Ah! bien souvent le maître a parlé de la sorte, dit le valet, et il est revenu chaque fois avec une figure désolée.

— Oui, mais cette fois j'ai la conviction que je rapporterai de bonnes nouvelles. Préparez ma valise; nous partirons par le train de nuit.

M. Bathurst se mit à table et mangea avec un merveilleux appétit.

Le repas terminé, il alluma un cigare et se retira dans un pavillon où il attendit que les ombres se fussent épaissies autour de la villa. Alors son valet vint lui annoncer que la voiture était attelée.

Le marchand entra dans le véhicule et fut conduit à la station du chemin de fer, où il monta dans un compartiment de première classe.

Le convoi se mit en marche aussitôt.

Henri Bathurst ne descendit pas à la station indiquée sur son coupon; son valet, pendant un moment d'arrêt, vint lui en remettre un autre, portant le nom de la ville de Monghyr, située sur le Gange, à une distance considérable de Calcutta.

Le train y arriva le soir du jour suivant.

Notre voyageur se hâta de sortir de la ville, et se dirigea vers une demeure solitaire, habitée par le frère du valet qui l'avait accompagné.

Là, on leur procura des rafraîchissements et des chevaux, et ils se mirent en route aussitôt.

## XIX.

Les deux hommes voyagèrent toute la nuit et ne s'arrêtèrent qu'après le lever du soleil, pour se mettre à l'abri de la chaleur du jour. Ils ne remontèrent en selle que tard dans l'après-dîner.

Stimulant leur monture, ils trottèrent ainsi encore toute la nuit, en s'avancant vers des régions montagneuses singulièrement sauvages et désolées.

Au point du jour, ils arrivèrent à un endroit couvert d'une misérable végétation; par ci par là, on voyait quelques arbres rabougris, puis une masse de rochers, empilés les uns sur les autres.

Il semblait qu'aucun être humain n'eût jamais foulé ce sol désert et aride, abandonné de Dieu et des hommes, et cependant là, caché derrière cette barrière de pierre, perché sur une hauteur vertigineuse, à côté d'un précipice de centaines de pieds de profondeur, se trouvait un bungalow dont on ne soupçonnait pas l'existence.

M. Bathurst et son domestique avaient attaché leurs chevaux à un arbre et s'étaient mis à grimper. Ils atteignirent avec difficulté la hauteur prodigieuse où se trouvait l'habitation.

Le marchand s'arrêta un moment pour prendre haleine et dit avec un air de soulagement:

— Tout est en bon état; rien d'extraordinaire ne se sera passé, depuis les derniers rapports que j'ai reçus.

La maison construite sur cette montagne n'avait qu'un étage et était entourée de tous côtés d'une vérandah.

Dans une partie de cette vérandah, on voyait des fauteuils, quelques livres, un panier à ou-

vrage où se trouvait une broderie à moitié achevée, signe certain de la présence d'une femme.

— Ah! Ganto, dit Henri Bathurst en jetant les yeux sur ce morceau de mousseline; grâce à Dieu, ceci m'indique qu'elle est bien portante... J'espère que l'air pur qu'on respire en cet endroit élevé, aura entièrement rétabli sa santé. Pourvu que la raison lui soit revenue, car c'est un grand malheur, Ganto, d'avoir une femme folle!

L'Hindou répondit par un soupir sympathique.

— Son esprit était parfaitement sain quand je l'ai épousée, continua le négociant, mais la chaleur d'un climat auquel elle n'était pas habituée, lui devint funeste, et j'ai été obligé de la placer en ce lieu salubre où elle est en sûreté.

En prononçant ces paroles, il monta les degrés conduisant à la vérandah. Le domestique attendit sous les arbres.

Les fenêtres étaient ouvertes, et dès qu'on put entendre à l'intérieur les pas de Henri Bathurst, une femme sortit d'une pièce voisine et vint à sa rencontre.



UN BANQUET AU MOYEN-AGE.

C'était une indigène de haute taille, au visage dur et cruel. Un madras de couleurs criantes entourait sa tête, et de grands anneaux d'or se balançaient à ses oreilles.

A la vue du visiteur, elle fit un „saloom” profond.

— Le maître se porte-t-il bien? demanda-t-elle.

— Très-bien, Mannetta... Et tout est en ordre ici, j'espère?

— Certainement, maître... Il y a longtemps que vos yeux ne se soient tournés vers nous, répondit-elle avec une nouvelle et profonde salutation.

— C'est vrai, il y a une demi-année. Mais, par vos rapports, j'ai été au courant de tout ce qui se passait en cette maison. Mannetta, ne vous apercevez-vous pas d'un changement dans l'état de ma pauvre femme?

La servante hindoue secoua la tête négativement...

— Elle persiste donc dans ses dénégations?...

— Oui, elle soutient qu'elle n'est pas l'épouse du maître.

— Lit-elle les livres que je lui ai envoyés?

— Oui, maître.

— Elle s'occupe aussi d'ouvrages de mains, à ce que je vois?

— Oui, mais elle ne veut pas toucher aux riches étoffes, ni aux bijoux que le maître lui a fait parvenir.

— Pleure-t-elle beaucoup sur le sort de sa servante?

— Continuellement, maître. Elle demande sans cesse la permission de la voir; mais la

vieille est enfermée depuis six mois dans la cave que vous avez fait faire à son intention.

— Et comment supporte-t-elle sa captivité?

— Avec un courage héroïque; elle souffre tout sans se plaindre et ne pense qu'à sa maîtresse.

— Bon, bon, dit le misérable, en fronçant les sourcils, nous reparlerons de tout cela... Donnez-moi à déjeuner, puis j'irai voir ma femme!

L'Hindoue plaça sous la vérandah une petite table devant laquelle M. Bathurst s'assit, en attendant qu'on lui servît son repas.

— Ciel! murmura-t-il, en regardant autour de lui, quel séjour affreux!... quel isolement!... Si je devais vivre ici pendant un mois, je perdrais la raison... Et voilà des années qu'elle habite ce bungalow, toujours persévérant dans son immuable décision.

## XX.

Mannetta rentra bientôt après et déposa sur la table un déjeuner fin et substantiel, que le visiteur dévora en peu d'instants; puis il fit venir son valet et ordonna qu'on servît à celui-ci un déjeuner dans la cuisine.

— Maintenant, je vais voir ma femme, dit M. Bathurst. Est-elle instruite de mon arrivée?

— Non, maître. Mais voilà qu'elle vient...

Un bruit étrange se fit entendre en ce moment; on aurait dit qu'il était produit par un objet lourd traîné sur les dalles.

Henri Bathurst fit signe à Mannetta de s'éloigner.

La servante hindoue fut à peine partie qu'une femme apparut sous la vérandah, une femme dont la taille gracieuse et délicate était entourée d'une chaîne en fer, soudée à un boulet, qu'elle traînait derrière elle sur le plancher.

C'était celle que le marchand désignait comme étant son épouse.

Elle était prisonnière depuis bien des années, dans cette maison solitaire, où son geôlier venait de temps en temps

la voir.

Celui-ci se leva à son approche et se dirigea vers elle, en proie à une vive agitation; mais à sa vue l'infortunée recula de quelques pas.

Elle n'avait pas encore atteint la quarantaine, et malgré ses malheurs, ses nuits d'insomnie et ses jours remplis d'angoisse, elle était belle encore et ne paraissait pas avoir plus de trente ans.

Sa physionomie pâle, ses yeux doux et tristes, ses lèvres tremblantes inspiraient la pitié.

Dans ses magnifiques tresses blondes, on apercevait par ci par là quelques fils d'argent.

— Vous ici! exclama-t-elle d'une voix pleine de mépris.

— Oui, répondit avec douceur l'habitant de Calcutta. Voilà six mois que je n'ai plus visité ces lieux... Le temps n'a-t-il rien changé à vos sentiments pour moi, Emma?... Est-ce ainsi que vous me souhaitez la bien-venue?

Emma! Ce nom, dans cette solitude montagneuse des Himalayas! Ce nom, porté jadis par l'épouse d'Edmond Elliot, appartient donc aussi à cette charmante et malheureuse femme?

Et combien, malgré les années et les souffrances, elle ressemble à celle que le capitaine avait embrassée avec un profond désespoir, la croyant morte, au moment de son départ précipité, pendant la révolte des cipayes, un grand nombre d'années auparavant.

Cette ressemblance ne doit pas nous étonner, car cette infortunée prisonnière, c'est Emma Elliot elle-même!

(A continuer.)